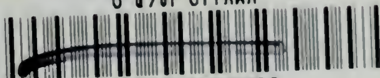
Bouché, J.B.

LETTRE AU PAPE



LETTRE

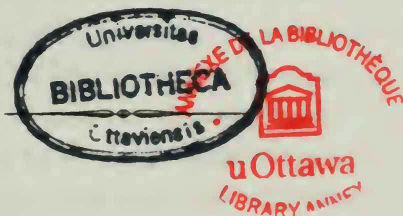
AU PAPE

PAR

J.-B. **BOUCHÉ**, DE CLUNY,

AUTEUR DE

CHRIST ET PAPE.



PARIS,

CHEZ MARTINON, LIBRAIRE,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 4.

1846







Nous avons un Pape ! Quel est le véritable sens de ce cri sorti de cent mille bouches romaines ? a-t-il de l'écho en France, que dis-je ! dans toute la chrétienté ? Le conclave a-t-il cette fois proclamé le chef visible de l'Église, ou bien assis sur le trône pontifical un nouveau roi ?... En d'autres termes, Sa Sainteté Pie IX va-t-elle occuper la chaire de saint Pierre ? ou bien Mastai Ferretti va-t-il ceindre la triple couronne du chef des États romains ?..... Telles sont les questions que l'on se fait en France, en Italie, comme dans tous les pays où il y a des chrétiens. Jamais, peut-être, le besoin de débarrasser les principes religieux de toutes les fausses interprétations de l'esprit de parti ne s'est fait aussi vivement sentir qu'aujourd'hui, et si les royautés terrestres, aussi constitutionnelles qu'elles se prétendent, sont loin d'être à l'abri de la controverse, à plus forte raison cette royauté mixte que l'on est convenu de désigner sous le nom anodin de *Papauté*. Quoi qu'en disent les amis de l'obscurantisme politique et religieux, dont tous les efforts tendent à conserver ce qu'ils nomment les bonnes traditions, la lumière brille et tous la voient, encore qu'ils ne puissent dire d'où

elle vient. L'esprit humain, vivifié sous sa douce influence, s'agite pour remonter à sa source, pour connaître d'où elle vient, où elle va, bien convaincu qu'il gravite lui-même vers le centre de toute vérité ; ce mouvement ascendant de l'homme moral a été qualifié, par les puissants du jour, d'*agitation fébrile grosse de révolutions sanglantes ;* d'autres — et c'était la majorité des opprimés — l'ont nommé *la voie de l'homme à Dieu.* Telle a été la force compressive des minorités, puissantes par le génie du mal, qu'elles tiennent encore entre les quatre murs d'une prison les modernes Galilées, les penseurs, les raisonneurs, les hommes qui recherchent la vérité avec toute l'énergique ténacité que donne la conscience de l'importance d'une découverte, et qui, dès qu'ils l'ont faite, la proclament bien haut et partout, au risque de renverser vingt trônes fondés sur l'erreur. Ils savent et disent : Malheur à une pensée généreuse qui croît dans le désert de l'ultramontanisme ! Symbole de la politique des démons, les préjugés jésuitiques font mourir la plante vivace, qu'ils étouffent...

C'est donc pour nous éclairer et mêler notre faible voix à celles des heureux et fidèles Romains, que nous osons prendre la liberté d'adresser cette humble lettre à Sa Sainteté le Pape Pie IX.



AU PAPE.

Votre Sainteté daignera-t-elle jeter les yeux sur ces quelques lignes d'un pauvre chrétien de SA PROVINCE DE FRANCE, qui n'a pu apprendre avec indifférence, comme tant d'autres, qu'un évêque de Sinigaglia venait d'être élevé à la dignité de Pape, de chef de tous les chrétiens, par un conclave où n'ont siégé, plusieurs disent *malheureusement*, que des prélats italiens. Nous autres chrétiens de France,

Votre Sainteté l'ignore sans doute, sommes assez embarrassés de savoir comment nous devons comprendre la papauté, que bien des hérétiques, à ce qu'on assure, ne veulent point reconnaître comme une légitime sanction de la délégation des pouvoirs spirituels de saint Pierre. Car pour des pouvoirs temporels, on ne lui en connut jamais, et encore dit-on que celui qui tient les clefs du royaume des cieux n'est point venu à Rome de son vivant... Sans entrer dans cette controverse, et pour ne parler que de ce qui regarde notre foi et notre espérance chrétienne, nous dirons franchement toute notre pensée. Et d'abord, nous remercions Dieu de ce que son élu soit d'un âge encore vert, d'un esprit éclairé et parfaitement exempt de bigoterie, ainsi que se plaisent à le dire plusieurs journaux ; et admirez ici notre naïve confiance, nous croyons aux journaux, nous qu'on se plaît à traiter, à Paris et à Rome, d'indignes mécréants, de maudits raisonneurs ! Votre Sainteté possède donc toutes les qualités dont le ciel se montre de plus en plus avare envers l'homme. Vous êtes l'homme fort de l'Écriture, et le *mens sana in corpore sano*, ce don qui résume tous les dons, toutes les faveurs d'une nature bienveillante à l'excès, est votre apanage. Dieu soit loué ! car jamais tant de nobles et solides qualités n'ont été nécessaires pour remettre à flot la barque du pêcheur que des mains caduques et inhabiles allaient faire sombrer, pour redresser l'arche sainte vacillante sur des épaules faibles et incapables. Votre besogne

sera rude, très-saint Père, si vous ne voulez être que le successeur de l'Homme-Dieu ; car l'intrigue politique et religieuse va vous enlacer au point d'étouffer en vous, si cela était possible, l'apôtre, pour ne laisser subsister que le roi, avec des intérêts et des préoccupations de roi, des soucis princiers et tout l'attirail imposant d'un triple diadème et d'une double épée. N'est-ce pas merveille et grâce toute spéciale de la divine Providence que le trône sur lequel vous montez, sapé à la fois par la fourbe jésuitique et la tyrannie gouvernementale de plusieurs, soit encore debout après tant de luttes ridicules, atroces, sanglantes, que nous avons vues ! Ceci prouve bien une chose, qui fait notre joie et notre espoir, à savoir, que cette parole du Maître est vraie :

Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre mon Église.

Mais voici qui nous est encore un nouveau et double sujet de joie, c'est la nouvelle qui nous vient aussi de par delà les monts que l'on vous croit capable de traiter les Jésuites comme Clément XIV. C'est là un vœu bien ardent de notre cœur, frémissant à la pensée que ces bons Pères, plus fidèles à leurs traditions que la chaire de saint Pierre elle-même, ne vous réservent, *in petto,* l'épouvantable destinée de l'infortuné Ganganelli, si vous osez être assez chrétien pour les chasser complétement de vos États et

de tous ceux où la loi de Jésus-Christ a été promulguée. Votre Sainteté sait comment en agissent ces vignerons infidèles... Ce saint homme d'Escobar prétend qu'il n'a pas empoisonné Clément XIV. Admirez Escobar ! il dit : Clément XIV est mort empoisonné, soit, si vous voulez ; mais moi, Escobar, je n'ai versé ou fait verser le poison qu'à Ganganelli, donc je n'ai pas empoisonné ni fait empoisonner le Pape; *distinguo,* l'homme n'est pas le Pape. Ainsi Votre Sainteté saura que ledit Escobar pourrait user du même procédé, ou de tout autre approprié à la circonstance, pour envoyer dans l'autre monde, non pas le pape Pie IX, mais *il signor Mastaï Ferretti.* Ceci est pourtant de l'histoire, et notre cœur bondit de dégoût en l'écrivant. Prenons donc, pour nous rasséréner un peu, plus de confiance en Dieu et dans l'homme de sa droite, et disons bien franchement que tous nos vœux sont pour Votre Sainteté. Pourquoi faut-il que *papauté* implique *royauté?* combien plus nous aurions raison d'espérer de voir renaître les beaux jours du Christianisme !

Nous sommes effrayés pour vous, ô très-saint Père, de tout ce fatras d'affaires temporelles que vous allez avoir à déblayer avant de pouvoir donner une seule bénédiction dégagée de toute préoccupation politique, et ceci non-seulement dans la ville sainte, mais sur toute la surface du globe, où vos lieutenants se font plus papes que vous-même, — pour le temporel, s'entend. Que Votre Sainteté ne peut-elle, à l'exemple des rois, visiter ses États spiri-

tuels! Que de belles choses nous lui ferions voir en France! C'est là qu'elle pourrait prendre une idée de ce que les évêques sont capables de faire quand ils s'y mettent. Nous ne doutons pas un seul instant que, les voyant à l'œuvre de démolition qu'ils préparent, vous ne les fissiez jeter presque tous au fort Saint-Ange. Vous, le prince des apôtres de la paix et de la concorde, vous qui donnez, au nom de notre Dieu, la noble mission de propager la parole de lumière et de paix, que verriez-vous, hélas? Des hommes? non ; — des prêtres? non ; — des évêques, chefs de troupeaux? encore bien moins!... — mais des agioteurs, des faiseurs de loterie, des directeurs de spectacle, des folliculaires, des pamphletaires: voilà l'Église ultramontaine dans les trois quarts de ses chefs en France. L'autre quart, relégué à la campagne, courbé sous la *crosse monseigneuriale,* tend le dos bien bas de peur de perdre, dans l'intérêt d'une discipline brutale et arbitraire, le petit, tout petit morceau de pain de la communion évangélique. C'est vrai cela, ô très-saint Père; venez en France et nous vous le ferons voir de vos yeux. Poussés par je ne sais quel démon jésuitique, vos lieutenants généraux prétendent qu'en agissant comme ils font, ils gagnent vos indulgences plénières, et que Rome domine l'univers de par le ciel même. Que c'est bien fait de prêcher la révolte contre les puissances qui veulent limiter leur cupide ambition, et que c'est un double titre à la miséricorde céleste que de révolutionner les nations, de soulever les peuples contre

certains rois, et certains rois contre certains peuples, sous prétexte d'éviter à ces peuples et à ces rois les malheurs d'une civilisation progressive qui ruinera infailliblement l'influence ultramontaine, sans laquelle nul trône, nulle nation ne doit subsister ! Cependant, ô très-saint Père, vos lieutenants sont, ici, traités mieux que partout ailleurs. Outre les émoluments assez ronds qu'ils reçoivent du gouvernement (1), ils moissonnent encore d'une façon très-agréable et surtout très-profitable, dans les champs assez vastes du *casuel*, de quoi faire vivre une armée : le tout indépendamment d'une mainmorte ecclésiastique qui ne s'élève à rien moins qu'à la somme de *vingt-trois millions de francs,* cotée au plus bas. Car, ô très-saint Père, les biens-fonds vont, dans le beau pays de France, dans une progression telle, depuis douze ans et davantage, que ce n'est pas mentir que de dire qu'un écu dans la main d'un évêque de 1830 vaut aujourd'hui, en 1846, quatre écus.... Si vous ajoutez le *tour du bâton* pastoral dans les tripotages (c'est le mot) des couvents et congrégations religieuses légalement autorisés par la loi, vous trouverez que les exploitateurs de la vigne du Seigneur possèdent, en biens-fonds immobilisables, la simple bagatelle de *cent vingt millions*. Tant est que, si la piété des fidèles se mesure à leurs dons de toute nature en faveur de la pauvre Église catholique, apostolique et romaine, comme disent vos lieutenants les évêques,

(1) 40 millions de francs.

la France ne sera bientôt plus qu'un vaste couvent dirigé par l'autorité toute spirituellement rapace du prince des prêtres. A peine les maudits, les impies, les hérétiques trouveront-ils un pouce de terrain pour abriter leur insigne mauvaise foi et se construire des huttes dignes de sauvages qui croiraient bonnement que le royaume de Jésus-Christ, c'est-à-dire de Dieu, n'est pas de ce monde.

Après l'exposé, trop véridique, hélas ! d'une si profonde misère du personnel de l'Église, croiriez-vous, ô Pape, que le gouvernement français a osé (que n'osent pas les philosophes !) refuser sa signature à un acte portant don immobilier fait à un établissement charitable, si on n'ajoutait la clause que l'immeuble serait vendu dans un délai déterminé, et le prix converti en rente sur l'État ? A-t-on idée d'une telle impiété au profit d'un État, qui devrait se croire trop honoré d'être le premier des très-humbles serviteurs de certains évêques ! Aussi le cœur des zélés a saigné de douleur. — Hélas ! disaient-ils, les temps de la désolation sont venus !... Laissez marcher les impies et les écrivains, et bientôt c'en sera fait de la mainmorte ecclésiastique... Ils oseront, les philosophes qu'ils sont ! porter la main sur les oints du Seigneur, chasser les prêtres du sanctuaire, violer l'asile des vierges, et ils feront que ce qui a été fait à l'égard d'un simple établissement charitable (lisez *philanthropique*) soit fait à l'égard des établissements religieux. O honte ! ô abomination de la désolation !... des hommes assimiler leur puissance à celle du Roi

des rois, du Pape des papes, de l'Église en un mot! Ils ne savent donc pas, les mécréants, que si les biens spirituels de l'Église sont communs entre les fidèles, ce n'est qu'à la condition qu'ils laisseront tous leurs biens temporels dans les mains d'une certaine autorité ecclésiastique, qui représente Dieu directement et qu'il a lui-même instituée légataire universelle de tous les trésors périssables de la création! Apprenez, impies, que le monde est à Dieu et que Dieu l'a confié à saint Pierre, qui l'a transmis à ses descendants à perpétuité. — Vous nous la donnez belle, avec vos prétentions de séparer le temporel du spirituel! Est-ce, par hasard, le corps qui conduit l'âme? n'est-ce pas au contraire l'âme qui dirige le corps? Or vous êtes le corps, et nous sommes l'âme, et nous avons la puissance sur l'âme, sur tout ce qui est de son domaine d'abord, et ensuite sur tout ce qui alimente sa grossière enveloppe... Telle est l'éternelle volonté de Dieu!

Eh quoi! ce discours incroyable, ce discours digne des foudres du Vatican, qui le tient? L'Église romaine, celle, ô saint Père, que vous allez diriger. Mais les chrétiens ont foi en vous, ils espèrent tout de votre administration évangélique, ô très-saint Père! Ramené à son véritable esprit, le clergé va renoncer aux biens périssables, *aux trésors que les larrons prennent et que la rouille dévore*. Nous ne verrons plus de rapacité sacerdotale, à la place de la pauvreté et de la charité évangélique. Nous aimons des Vincents de Paul, et non des faiseurs de loterie;

des hommes apostoliques qui ne jetteront plus l'insultante aumône, à la place des secours que donnait le Samaritain lui-même à son ennemi. Vos évêques, vos prêtres ne se mettront plus au-dessus des lois, parce que la force que donne la loi chrétienne sera réelle et vraie dans toute son extension, et que les puissants de la terre, ramenés à la justice par la foi, sauront distinguer le loup de l'agneau, le véritable pasteur du mercenaire, et qu'armés du glaive que Dieu leur a donné pour assurer le triomphe de la vérité sur l'erreur, ils sauront le faire sortir du fourreau contre le fourbe mitré, ainsi que contre l'obscur conspirateur, le traître et l'étranger, quel que soit le masque dont se couvrent les uns et les autres. Or qui pourra se plaindre de l'équité de Dieu, quand il fera cette justice de rétablir sa volonté sur les enfants des hommes, c'est-à-dire qu'il passera le niveau de la soumission en Jésus-Christ sur toutes les têtes, pour faire régner l'amour et la justice de son Fils bien-aimé ? Sera-ce vous, ô très-saint Père ? et la voix des rois oppresseurs des peuples sera-t-elle, comme toujours, plus puissante que celle des opprimés ? Non, Dieu l'a dit et le roi-prophète s'est réjoui en voyant dans l'avenir ces temps prédits par l'Esprit divin : *Respexit in orationem humilium, et non sprevit precem eorum.* Oui, Dieu a tourné ses regards sur les prières des humbles, et il n'a pas méprisé leur demande. Et qu'ont-ils demandé dans tous les temps, les humbles que l'on dédaigne, que l'on brise et foule aux pieds, plus à Rome encore qu'en

aucun lieu du monde ? Ils ont demandé LE RÈGNE DE DIEU, c'est-à-dire la justice, mère de tous les trésors temporels et spirituels. Et pourquoi demandent-ils la justice ? C'est que trop longtemps son ennemie a régné sur la terre, que trop longtemps la force a remplacé le droit et sanctionné toutes les tyrannies : tyrannie du prêtre sur le roi, tyrannie du roi sur le prêtre, tyrannie combinée du prêtre et du roi sur les peuples, c'est-à-dire sur les humbles, les pauvres, les souffrants, les opprimés...

A vous cette sainte et noble mission, très-saint Père, de déblayer les avenues du royaume de Dieu et de sa justice. Vous le savez, vous ; et vos lumières vous mettent à même de comprendre la parole de l'Évangile, et votre suprême autorité vous donne la puissance de le faire pratiquer dans tout son esprit et sa vérité par ceux qui en sont les dispensateurs sous votre obéissance dans l'ordre spirituel, seul pouvoir que vous reconnaît le dogme de notre divin Sauveur ; et voyez, cependant, ô très-saint Père, combien sont faussées les véritables bases de la religion de Jésus-Christ, puisqu'on peut dire, et cela en s'autorisant de l'exemple de vos premiers dignitaires ecclésiastiques, que les cardinaux, les archevêques et les évêques, non-seulement vous contesteraient la puissance temporelle si vous ne consentiez à la partager avec eux, mais encore vous nieraient la puissance spirituelle sans leur concours. Un seul mot pour le prouver. Jésus-Christ a bien pu nommer saint Pierre le chef des apôtres, et malgré

cette dignité qu'il lui confère, il ne l'en maintient pas moins sous l'empire de la doctrine d'humilité, de pauvreté et d'abnégation personnelle qu'il recommande à tous ses disciples, parmi lesquels il veut qu'il n'y ait ni premier ni dernier. En désignant saint Pierre aux conditions qu'il le fait, il ne devait trouver aucune contradiction. C'était la volonté de Dieu exprimée par la bouche de Dieu lui-même. Mais après saint Pierre il fallut un successeur, et ce successeur fut nommé par qui?... Nous admettons la réponse de l'évêque le plus ultramontain, mais nous lui dirons : Vous et les vôtres vous avez substitué votre voix à celle de Jésus-Christ. En élisant un pape-roi, vous vous êtes dit : Nous nommons un chef visible d'une puissance qui est celle de Dieu ; or, si nous sommes la voix de cette puissance, nous sommes Dieu, partant le Pape n'est qu'un effet dont nous sommes la cause ; donc le Pape est notre très-humble serviteur spirituel, et l'unité responsable de tout ce qu'il nous plaira de faire, et de lui faire faire au nom du ciel. Si l'on nous disait que rien ne saurait justifier notre raisonnement, qu'il joint l'impiété à l'invention la plus ridicule, nous répondrions : Dix-huit siècles ont prouvé que les évêques de Rome n'auraient jamais compris l'autorité spirituelle sans l'autorité temporelle, et qu'en les leur déléguant toutes deux à la fois, les cardinaux n'ont jamais voulu s'y soumettre ni sacrifier le moindre de leurs priviléges. Vous savez toutes ces choses mieux que nous, ô très-saint Père, et votre embarras doit être grand

pour commencer la réforme! C'est dans la ville sainte, dans votre palais, que les obstacles sont le plus nombreux. C'est à Rome qu'est le foyer de cette fureur de simonie qui dévore bien des évêques français. Avec quelle joie et quel amour ils envisagent leurs orgueilleux confrères de Rome! Là, les prêtres sont tout; la foi catholique, seule professée, y est entourée du plus grand éclat dans la personne et les choses de ceux qui ont à la fois la direction des consciences et l'administration du confortable temporel... Heureuse cité, où la dévotion court les rues, où chaque prêtre est un roi que soutient une bande de moines et de nonnes, où chaque mot qui tombe de sa bouche sacrée est un oracle devant lequel tous humilient leur raison! O très-saint Père, si vous entendiez tous ces soupirs que poussent vers la cité royale messeigneurs tels et tels!... Hâtez-vous donc de seconder leurs vœux ardents pour les faire jouir en France de toutes les douceurs de la capitale du monde catholique; donnez-leur ce que veut le plus zélé des cardinaux, l'archevêque de Lyon, à chacun une bonne férule pour régenter messieurs de l'Université, et une sainte poignée de verges pour fouetter tous nos marmots, en leur apprenant l'*Histoire de France* du très-révérend père en Dieu Loriquet, et les Commentaires du trop fameux *Compendium!* Nul doute qu'en y joignant les travaux philosophiques, physiques, astronomiques, et les traités de morale des révérends pères Jésuites, monseigneur l'archevêque de Lyon n'ait bientôt, pour la plus

grande gloire de Dieu et le plus grand profit de l'Église comme il l'entend, culbuté l'Université, et replacé la papauté dans les brillantes phases des Grégoire VII, des Alexandre VI, et ramené la France et son gouvernement aux douceurs de l'Inquisition et au despotisme sauvage du moyen âge ! Méfiez-vous de tels conseillers, très-saint Père. Le trône temporel de saint Pierre est une fiction qui ne tient à rien, et ce qu'il a de spirituel, ce par quoi il est réellement quelque chose de noble et de grand, ferait naufrage devant les exigences croissantes du despotisme clérical. Jugez de la France comme la veut monseigneur de Bonald, par ce qu'est Rome en dépit de la piété éclairée des meilleurs papes !

Où trouver dans Rome moderne une seule des grandes vertus de Rome antique ? Oublieuse de l'amour de la patrie, où est son amour de la religion divine de Jésus-Christ, qui devait lui faire des citoyens forts et puissants dans la foi ? Le culte extérieur a tout remplacé : chrétien par la forme qui l'est au fond ; et aussi soucieux que soient les Romains de paraître attachés au dogme catholique, vous avez encore, sur une population de 148,903 habitants, 39,547 personnes, d'après des relevés que nous avons lieu de croire exacts, qui négligent la communion pascale, obligation à laquelle nul catholique romain ne peut se soustraire sans rompre avec l'Église. A Paris, s'il en est ainsi, on peut croire que le mauvais exemple donné par les chrétiens dissidents contribue à éloigner un grand nombre de

catholiques de ces devoirs; mais à Rome, ô saint Père, les hérétiques y sont dans une minorité imperceptible, et si nous n'y joignons pas les juifs, c'est que leur état y est pire qu'en Russie même, quoi qu'en disent les ultramontains. De ce qui précède il résulte que l'on se demande ce que font *deux cents* ordres monastiques et les *trois mille cinq cents* célibataires dont l'emploi est de se livrer à Rome à la conversion, qui, dit-on, ni eux, ni l'Inquisition non plus, ni l'or, ni les séductions de tout genre, n'y peuvent rien. En vérité, la doctrine de Christ n'est pas si difficile à porter la conviction dans les âmes; il faut donc que vos prêtres romains fassent autre chose que de la prêcher en paroles et en exemples. Nous craignons bien, pour notre compte, que le scandale donné par les cardinaux n'infirme la puissance temporelle et spirituelle du Pape, auquel, du reste, ces saints personnages n'en reconnaissent aucun de supérieur au leur. Car nous savons, ô très-saint Père, qu'à Rome le souverain peut être insulté par un cardinal, sans qu'il en soit ni plus ni moins inviolable.

Dans tous vos États, nous le savons également, on ne connaît pas, et on ne veut pas connaître le privilége salutaire de la séparation des pouvoirs religieux, administratif, judiciaire, ni les prérogatives de la souveraineté; ce qui, de fait, la rend nulle ou ridicule. Peu importe aux évêques : tous les pouvoirs sont confondus dans leurs personnes. Félicité suprême à laquelle aspirent de toutes leurs forces messeigneurs de Bonald et consorts, et qui ne se donne-

ront de repos, si on les laisse faire, qu'après avoir assis cette enviable prérogative sur les ruines sanglantes de toutes nos institutions !

Quoi de plus digne, de plus noble, de plus grand, de plus saint à la fois que d'être non-seulement arbitre et juge des différends entre les ecclésiastiques, mais encore entre les laïques? quoi de plus digne de fixer l'ambition d'un saint prélat que de réunir dans ses mains, à l'exclusion de toutes autres que celles de ses pairs, l'autorité civile soumise à l'autorité religieuse, dont on est le seul dépositaire ; de commander des armées, de jouer à la diplomatie, à la guerre, à la législation, de tenir dans la même main les clefs du ciel et de la terre, pour trôner sur celle-ci et n'ouvrir celui-là qu'à qui vous plaît?...

Mais, nous direz-vous, messeigneurs les évêques, le jugement à intervenir dans toutes affaires est délégué pour éviter les abus dont votre mauvaise foi se plaît à nous accuser gratuitement. Ne les croyez pas, ô très-saint Père. L'évêque, à Rome, — et c'est ce que voudraient des évêques français, — délègue, il est vrai, le jugement ; mais à qui ? à son vicaire, lequel, pour peu qu'il s'avise d'être d'un avis contraire à celui de son évêque, est révoqué ; tant qu'il fonctionne bien, ce vicaire siége comme juge unique ; il exproprie, fait saisir, régit les lieux publics, règle les mœurs des femmes, qu'il soumet à des pénitences et à la reclusion, selon son bon plaisir : comme le prêtre de Moïse, il est le gardien de l'honneur conjugal, et ce qui plaît par-dessus tout à nos ultramontains fran-

çais, qui envient un sort si doux, il n'est point obligé de motiver ses sentences, il garde ses motifs *in petto.*

Savez-vous, ô très-saint Père, ce que fit un jour un de ces juges contre un blasphémateur? Il lui fit arracher la langue à la porte du temple du Seigneur, et le malheureux paysan subit cette opération avec un instrument deto rture...

On dit que le pouvoir des cardinaux-légats est, jusqu'à un certain point, soumis à la révision de l'autorité papale : comment ne pouvez-vous obtenir au moins ce semblant de constitutionnalisme de vos évêques? Quoi! ces messieurs, malgré vous, sont seigneurs et maîtres absolus temporellement et spirituellement dans leurs diocèses, et leurs jugements sont sans appel! Pensez que, si des évêques français, à leur exemple, veulent s'arroger de tels droits (et plusieurs, nous le répétons, le veulent), il n'en sera pas en France comme à Rome. Votre clergé, livré à un asservissement, à une dégradation sans bornes, ne pourrait vivre chez nous, comme chez vous, dans cet état d'abjection; et le peuple, sans prendre la haine de la religion et l'hypocrisie des vôtres, se lèverait en masse avec tout ce qui est chrétien pour chasser ces loups dévorants...

Que Votre Sainteté n'écoute pas ceux qui déjà sont près d'elle pour lui souffler leur haine contre la France, qui la lui peignent comme le foyer le plus actif de la désorganisation sociale, l'ennemie-née de toute autorité religieuse. Pour seconder leurs vues rétrogrades, ô saint Père, ils vous diront peut-être

que ce serait faiblesse à vous de vous laisser effrayer par les menaces des incrédules, et que si effectivement quelques hommes influents dans l'État se montrent énergiquement ennemis de l'ultramontanisme, la majorité de la France et de son gouvernement attendent avec impatience le triomphe de l'autorité spirituelle. Ils se targuent, pour mieux vous pousser dans la mauvaise voie où ils se sont si imprudemment engagés, de l'opinion émise par des gens, fort éclairés du reste, que jamais aucun gouvernement, celui de France surtout, n'aura assez de fermeté et de suite dans sa politique pour effectuer la séparation du spirituel et du temporel. Partant de cette idée, ou de ce fait, ils vous conseillent de tenir bon, de les seconder, et vous disent qu'à force d'épouvanter le pouvoir civil, vous finirez par l'annihiler au profit de la domination ecclésiastique. C'est une lutte engagée dont l'issue, douteuse si l'on veut, ne peut amener que des résultats désastreux pour tous. Que veulent ces conseillers imprudents? continuer cette lutte, remplie d'alternatives, de concessions outrées et de débats violents, lutte qui amènerait inévitablement la persécution contre les vaincus. Non que la France veuille persécuter l'Église, elle est trop chrétienne pour cela : si la persécution sortait de ce conflit, elle ne viendrait que de ceux qui vous auraient entraîné dans leur querelle contre le pays. Ils savent, ces hommes de mauvaise foi, qu'il faudra bien, un jour ou l'autre, que la liberté d'enseignement, dont ils font le prétexte de leur levée de boucliers contre nous,

soit accordée conformément à la Charte, et c'est parce qu'ils comptent sur la loyauté de nos institutions qu'ils vous harcèlent pour encombrer toute la hiérarchie de l'Église de France de prêtres façonnés sur le modèle des prêtres de vos États. Eh bien, qu'arriverait-il? Nous le disons sans crainte d'être démenti, c'est que votre autorité spirituelle et temporelle ne serait plus que l'apanage de nos évêques, et non le vôtre; et ces dignes et saints prélats, avec leurs exigences rapaces, ruineraient infailliblement la chaire de saint Piere. Ainsi donc, vos plus cruels ennemis sont chez vous, ô très-saint Père; vous les connaissez, réduisez-les à l'obéissance, et gardez-vous de céder à leurs sollicitations lorsqu'ils vous demandent carte blanche pour bouleverser l'ordre politique et social sous le désordre monacal et clérical.

La France ne refuse pas son concours à Votre Sainteté pour déraciner les mauvaises herbes qui poussent si abondamment dans les champs de l'Église dégénérée; elle attend de vous des ouvriers apostoliques dignes de leur saint ministère. Soyez Pape, c'est-à-dire soyez le pasteur vigilant qui écarte les loups des agneaux; et nous, de notre côté, nous arracherons l'ivraie. Vous, vous maintiendrez vos lieutenants dans l'obéissance qu'ils vous doivent, c'est votre droit; nous, nous en avons la puissance, nous les parquerons dans les domaines spirituels, sans aucune opposition, pour y faire fructifier la foi, l'espérance et l'amour: que si le temporel les séduit, nous les courberons sous le niveau de la loi. Cardi-

naux, archevêques et évêques seront unis dans l'obligation de répondre à la justice du pays de leurs actes épiscopaux et des plaintes des pasteurs du second ordre; et comme, après tout, nous pouvons avoir une Église gallicane, nous sommes gens, croyez-le bien, une fois poussés à bout, à remonter aux temps antérieurs, au concordat de François Ier, pour constituer cette Église. On vous dira, ô très-saint Père : Le gouvernement français n'osera jamais cela. — En France, le gouvernement ose tout ce que veut la majorité, et nous disons que la majorité de la France est pour la réforme des abus simoniaques; nous disons que si la Charte est pour tous ceux qui en réclament les bénéfices, la loi qui en découle est contre tous ceux qui en déclinent les devoirs. Nous voulons des évêques; nous voulons des évêques français, membres d'un clergé français, sujets de la loi française; et non des brouillons politiques qui, sous prétexte de religion, sont ennemis de toutes nos institutions, parce qu'ils sont, disent-ils, les sujets d'un prince étranger...

Le cadre trop étroit d'une lettre ne nous permet pas tous les développements dont sont susceptibles les diverses questions que nous ne pouvons pas même indiquer. En les groupant, nous ne ferions que vous rappeler ce qui fait l'objet des plus vives préoccupations de tous les esprits sérieux. Nous avouons en toute humilité notre impuissance à tracer le tableau de toutes les plaies qui rongent le Christianisme; mais nous avons voulu, nous qui déjà

sommes monté sur la brèche pour défendre nos libertés religieuses menacées par une indigne coterie sacerdotale, — nous voulons dire par les Jésuites ; — nous avons voulu en appeler à vous des prétentions des faux prêtres, comme à la seule autorité compétente pour rompre les fils d'une trame odieuse, ourdie contre tout ce qui est pouvoir sur la terre.

Les chrétiens de France n'ont jamais eu la prétention de rompre ouvertement avec le Pape : loin d'en avoir la pensée, ils n'ont qu'un seul désir, celui d'obtenir la réalisation pleine et entière des bienfaits acquis à l'humanité par le sacrifice de la Croix, par la promulgation de la morale évangélique dans tout l'univers. Cette noble conquête de la civilisation religieuse, c'est de vous que les chrétiens l'attendent. Rome, autrefois maîtresse du monde par la force de ses armées, peut encore reconquérir le monde, près de lui échapper, par la morale de Jésus-Christ ; mais si Rome, oublieuse de Dieu, se complaît dans sa violence brutale et dans la vaine splendeur d'un culte hypocrite, Rome deux fois morte ne renaîtra plus de ses cendres, et le souffle de la parole du Dieu vivant fera crouler ses temples et dispersera ses prêtres, parce que ses temples sont des marchés et que ses prêtres sont les ministres du veau d'or.

Saint Père ! Jésus-Christ — notre chef invisible — doit être visible dans votre personne et dans vos actes. Si quelqu'un des évêques, animé d'un faux zèle, ou brûlé par l'égoïsme d'une funeste ambition, veut tirer l'épée, à l'exemple de saint Pierre, faites-

lui remettre l'épée au fourreau, car l'épée tue ceux qui s'en servent. Quand Jésus, que vous êtes appelé à représenter, disait : *Mon royaume n'est pas de ce monde,* il donnait à entendre que tous ceux que son Évangile venait affranchir n'auraient rien de semblable, ni dans leur cœur ni dans leur esprit, de ce qui fait l'orgueil et la force des puissances du mal ; que, régénérés par le baptême de la fraternité, ils vivraient en paix, pratiquant les œuvres de la foi, de l'espérance et de l'amour, qui sont des œuvres de justice et de vérité ; tandis que le monde vit de faussetés et de mensonges, d'orgueil et de haine, pratiquant les œuvres de l'égoïsme, qui tue la fraternité et la justice. Et quand ce divin Sauveur envoyait ses apôtres au monde, il leur disait : Le monde vous haïra à cause de moi ; il vous poursuivra et vous mettra à mort, parce que vous prêcherez la justice, qui est le royaume de Dieu, dont ils ne veulent point parce qu'elle détruirait son œuvre d'iniquité ; mais ne vous effrayez pas, marchez en avant ; car ce règne qu'ils redoutent est proche.—Cette sublime parole a traversé dix-huit siècles pour se faire entendre de nouveau dans toute sa force et toute son autorité. Elle crie de nouveau : Rome, qu'as-tu fait de mon héritage que je t'ai laissé pour le faire fructifier ? Voici que je viens te demander tes comptes, qu'as-tu à répondre ? Pas même ce que répondit le serviteur indolent à son maître qui lui demandait ce qu'il avait fait de l'argent qu'il lui avait confié !... Tu as dilapidé mes trésors, qui sont des

trésors de fraternité et d'amour. Tu as chassé la justice de tes conseils pour y faire asseoir le mensonge et la fourbe, à l'instar des puissances du mal. J'avais chassé les marchands du Temple, et voilà qu'ils y tiennent boutique ouverte, vendant mes dons aux fauteurs de l'esclavage. De mon royaume, qui est un royaume de paix, tu as fait un royaume de querelles et de disputes sanglantes. L'adultère et l'inceste se sont assis dans ma maison, et l'adultère et l'incestueux brûlaient le Samaritain parce qu'il aimait son frère souffrant et malheureux ! Tu as allumé de grands feux, et tes courtisanes se sont rangées alentour, parées des ornements que donnent tous les vices, et elles ont crié : *Hosanna ! hosanna !* avec tes faux pasteurs pendant l'horrible *auto da-fé !* Et au lieu d'aller prêcher l'union et la concorde, voici que les ouvriers que tu avais loués pour faire fructifier ma vigne se sont ligués avec toi pour vivre de rapines et de scandales !...

Ils se sont construit de somptueuses demeures, où, sous prétexte de renoncer au monde pour prendre leur croix et me suivre, ils sont allés endormir leur mollesse et leurs turpitudes. Ils ont dit à des femmes que cela était bien, et elles ont abandonné leurs devoirs d'épouses, de mères, de sœurs et de membres de la famille chrétienne, pour venir partager leur mollesse et leur luxure. J'ai soufflé sur eux et sur elles le feu de ma colère, dans les angoisses horribles des révolutions, et les uns et les autres ont fermé les yeux à la lumière pour ne pas voir, et ils

se sont plaints de cette violence, eux les fauteurs de toute violence, de toute fourberie, de toute paresse et de toute abomination !

Parce que j'avais dit : Celui qui quittera son père et sa mère pour me suivre recevra cent fois autant dans le royaume des cieux, ils ont pris la lettre pour l'esprit. Car qui était leur père et leur mère, si ce n'est l'iniquité et l'injustice, l'égoïsme leur fille et leur sœur, eux qui sont les enfants de la corruption dont je suis venu les affranchir? Si donc ils voulaient quitter père, mère, époux, frères et sœurs, ils devaient rompre avec l'iniquité pour se réconcilier avec la justice et l'amour, qui sont le père et la mère de mes enfants.

Jusques à quand auront-ils des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ? Gens grossiers et semblables aux docteurs de l'ancienne loi, qu'ai-je à faire de tout votre faux zèle? Que m'importe que vos temples soient de marbre, vos habits de pourpre et de soie, quand vos cœurs sont ossifiés et tout votre corps paralysé ; quand il s'agit de faire la volonté de mon Père, qui veut que vous soyiez tous frères et ardents à vous secourir mutuellement pour l'amour de lui ?

Sépulcres blanchis ! où est votre foi, votre espérance, votre amour ? Votre foi est dans tout ce qui est de ce monde ; votre espérance, dans tout ce qu'il promet ; votre amour, dans tous les biens qu'il donne. Vous vendez et vous achetez, et nul ne prie du fond de son cœur pour son frère, Parce que vous êtes

ainsi, je vous retirerai tous vos trésors, vos richesses, votre pompe, qui sont le prix de votre fourberie, et je donnerai votre héritage, qui est le mien, aux pauvres que vous avez dépouillés !

Je mettrai dans le cœur des humbles la foi qui donne la force, l'espérance qui la double, l'amour qui en est le levier puissant ; et ils vous chasseront, vous dépouilleront, et ils fouleront vos vaines richesses, et après les avoir foulées, ils les jetteront au vent, pour qu'elles ne tentent plus la cupiditédes iniques, qui s'en font des instruments de domination injuste, et des sujets d'un orgueil effréné !...

Faux pasteurs ! je briserai vos houlettes d'or, et je déchirerai vos vêtements de pourpre et de soie ; et nul des miens ne les portera plus, car ils seront un signe de honte et de corruption. Et ceux que je mettrai à votre place n'auront pour tout ornement que les vertus que j'ai prêchées, qui sont des trésors sans fin que je verserai sur eux ; et ils seront les conducteurs de mon peuple, qui sera un peuple de frères jusqu'au jour de mon avénement, où chacun recevra selon ses œuvres !.....

Puisse cette parole, ô très-saint Père, trouver attentive l'oreille de tous les chrétiens ; et fasse le ciel que Votre Sainteté descende de ses sept montagnes pour marcher dans la plaine, dépouillée de tous les vains ornements d'une grandeur ostentatrice, d'une pompeuse superstition ! qu'elle détourne les yeux de ces amas d'or et d'argent dont l'usage était inconnu

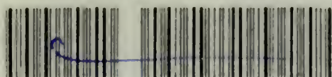
à Jésus-Christ ! qu'elle reconnaisse que la religion ne consiste nullement dans un vain étalage des pompes mondaines ; et que tout le bien que l'on dit de Votre Sainteté soit le gage d'un avenir plus calme et plus heureux pour l'Eglise chrétienne !

J.-B. BOUCHÉ, de Cluny.

Paris, le 1er juillet 1846.

Paris. — Imprimerie d'ALEXANDRE BAILLY, rue du Faubourg-Montmartre, 10.

[illegible]


a39003 010523800b

